

REVUE DE PRESSE PEER GYNT



© Arnaud Bertereau / Agence MONA

SAISON 2017-2018

C-D-N
PETIT-QUEVILLY
ROUEN
MONT-SAINT-AIGNAN
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE NORMANDIE-ROUEN
DIRECTION DAVID BOBÉE

« Peer Gynt » dans la nuit foraine

Le Monde

Le metteur en scène David Bobée signe une version poétique et juste du chef-d'œuvre de l'auteur norvégien Henrik Ibsen.

Il court, il court, Peer Gynt. Il caracole sur ses montagnes et sur son bouc comme sur ses chimères, vagabond des nuages, homme aux semelles de vent, mais aussi bien homme ouvert à tous les vents, homme de trop-plein et de vide à la fois. Et les sommets qu'il chevauche sont ici ceux des montagnes russes d'une fête foraine abandonnée, dans le très beau Peer Gynt qu'offre David Bobée, à la fois poétique, contemporain et intelligemment politique.

Le metteur en scène et directeur du Centre dramatique national de Rouen/Normandie, qui va avoir 40 ans cette année, signe avec cette version du chef-d'œuvre d'Henrik Ibsen son meilleur spectacle à ce jour. Et offre en prime la découverte d'un jeune acteur qui fait figure de révélation : Radouan Leflahi, intensément lyrique, émouvant et crédible dans cette traversée unique qu'est celle de Peer Gynt – celle d'une vie –humaine, rien de moins, dans tout ce qu'elle peut offrir.

Avec lui, ce Peer Gynt qui, après avoir été créé à Nantes et présenté à Sceaux, va voyager à travers la France pendant de longs mois, galope avec une énergie effrénée à travers toutes les dimensions de la pièce, à l'image de son héros. « Peer Gynt, c'est ce que j'ai écrit de plus fou », disait l'auteur norvégien, qui l'a signée en 1867, cette pièce qui tranche avec son théâtre psychologique et embrasse la vie de manière fabuleuse, dans ce qu'elle a de plus trivial et de plus métaphysique, de plus fantaisiste et de plus tragique.

L'ici et maintenant

Loin des fjords de Norvège, loin de tout folklore nordique, c'est dans l'ici et maintenant que David Bobée inscrit l'épopée –d'Ibsen : celle d'un homme qui n'est ni un héros ni un anti-héros flamboyant à la Dostoïevski. L'histoire de Peer, ce fils sans père, l'histoire de son voyage qui le –mènera de sa Norvège jusqu'au –désert brûlant d'Arabie ou au Far West de l'Amérique capitaliste s'inscrivent dans ce décor à la beauté désolée, aux attractions foraines baignant dans la mélancolie de l'oubli.

Et le voilà, lui, Peer, sale gosse, baratineur, hâbleur, tchatteur, le voilà qui enlève la fiancée de son ami le soir de ses noces, le voilà qui raconte ses histoires invraisemblables, lesquelles l'ai-dent à sortir de la médiocrité de son trou de province, et le voilà qui tape sur les nerfs des gars du coin – qui n'aiment pas qu'un gus comme eux décide de ne pas faire comme les autres.

Et le voilà qui fuit au-delà de ses montagnes pour se retrouver, on ne sait comment, dans des situations aussi ébouriffantes que –celles qu'il inventait pour se faire mousser : trafiquant d'esclaves dans une Amérique déjà ultra-libérale, prophète libidineux en Arabie, ou marié de force à la fille du roi, dans un royaume des trolls que David Bobée met en scène comme un mouvement fasciste.

Peer Gynt a la beauté pas du tout nordique de Radouan Leflahi, et cela a toute son importance : sans sa séduction, Peer Gynt n'existe pas. Et il a surtout l'engagement physique, la poésie, une musique intérieure qui est celle d'un jeune homme qui, avec une virtuosité soufflante, laisse à la fois transparaître l'accent des « quartiers » dont il vient et une maîtrise sans faille de l'histoire qu'il raconte et de la langue dans laquelle elle est racontée.

David Bobée n'a pas besoin de forcer le trait : en confiant le rôle à un jeune acteur d'origine marocaine, et à partir du moment où le talent de cet acteur est incontestable, cela suffit à dire tout ce que la pièce d'Ibsen nous raconte aujourd'hui, sur les stratégies que peut mettre en place un jeune homme qui se sent exclu de la communauté où il vit.

Sa fantaisie la plus débridée

A partir de là, le metteur en scène peut jouer Peer Gynt pour ce qu'elle est par ailleurs : une grande pièce qui offre le plaisir fou d'une fiction totalement –assumée dans sa fantaisie la plus débridée, et qui, en même temps, fore au plus profond de ce qui constitue l'existence humaine. Et c'est ainsi que l'œuvre, dans l'excellente version française de François Regnault telle que l'a habilement réduite David Bobée, avance vers l'interrogation qui est en son cœur : qu'est-ce qu'« être soi-même », dans cette période, la fin du XIXe siècle, qui invente l'individualisme moderne ? Qu'est-ce qu'être soi-même, aujourd'hui ? Qu'est-ce qui fait le noyau d'une vie humaine ? Cette fameuse individualité, à laquelle nous croyons dur comme fer depuis l'époque d'Ibsen, serait-elle comme cet oignon que pèle Peer Gynt ? C'est la grande métaphore de la pièce : quand on a enlevé toutes les pelures, il ne reste plus rien.

Plus rien, sauf l'amour. C'est ainsi que la mise en scène de –David Bobée rejoint avec une justesse impeccable le sens profond de la pièce d'Ibsen. Peer Gynt a couru le monde et ses chimères politiques, économiques, religieuses, il s'est rêvé empereur de l'univers, il a lutté pour sa survie, au mépris de la vie des autres au besoin, pour revenir, à l'heure de mourir, à cette vérité ultime et primordiale : s'il a existé, c'est dans l'amour de sa mère, Ase (Catherine Dewitt), et de Solveig, sa fiancée (Lou Valentini), en un amour qui défie le temps et l'espace. Un noyau intact.

LE MONDE | 14.02.2018 | Par Fabienne Darge

Radouan Leflahi, de l'Atlas aux fjords

Le Monde

À même pas 28 ans, le comédien se voit offrir par David Bobée le rôle de Peer Gynt, un des plus énormes de tout le répertoire.

Heureux qui, comme Radouan, a fait un beau voyage. A même pas 28 ans, il se voit offrir par David Bobée le rôle de Peer Gynt, un des plus énormes de tout le répertoire. Lui, le jeune comédien inconnu mais que l'on avait remarqué, déjà, dans Roméo et Juliette et surtout dans Lucrèce Borgia, aux côtés de Béatrice Dalle, signés par le même metteur en scène.

Peer Gynt, c'est lui, Radouan Leflahi, dont le chemin pour en arriver là a été moins simple que pour d'autres. Comme le héros d'Ibsen, il est un fils sans père, élevé par sa mère, immigrée marocaine – « Berbère », précise-t-il à plusieurs reprises –, et ses sœurs. Sa famille vient d'un village du Moyen-Atlas où il retourne souvent pour se « ressourcer », et en lui la poésie de ces montagnes-là s'unit à celle des fjords de Norvège.

Il a voulu être acteur très tôt, dès l'âge de 6 ans. « Tout le monde s'est fichu de moi », constate-t-il. A remballé ses rêves. Le théâtre n'arrivait pas jusqu'au quartier de la périphérie de Rouen où il a grandi. Radouan Leflahi a passé un bac marketing et fait énormément de sport, lui qui était « comme une pile électrique ».

Pourtant, au lycée, une de ses profs lui souffle de ne pas laisser tomber. Le jeune homme s'inscrit au concours d'entrée du Conservatoire de Rouen. Dans le jury, Maurice Attias, le directeur du Conservatoire, et David Bobée décident de l'admettre à l'école. « Je ne connaissais rien, j'avais vu en tout et pour tout trois pièces de théâtre dans ma vie, mais j'ai été le plus heureux des hommes, malgré la violence sociale que m'a envoyée à la figure cette insertion dans un milieu très éloigné du mien, raconte-t-il. Et j'ai mis les bouchées doubles, notamment dans le travail sur la langue. Parce que je suis tombé amoureux de Racine, du Claudel de Partage de midi, et du théâtre classique en général. »

« Je ne crois pas que l'on puisse faire du théâtre si on n'est pas attaché à la langue, insiste-t-il. Moi, j'adore ça, et un peu plus chaque jour. » Ce goût des « beaux, des grands mots » en a fait un acteur à la diction parfaite, qui en remontre à ceux qui supposent que les comédiens « issus de l'immigration » seraient incapables de ciseler les vers de Racine ou de Hugo.

Et comme Radouan Leflahi est aussi un athlète, admirateur du jeu très physique des acteurs allemands de la Schaubühne de Berlin ou du Berliner Ensemble, il est devenu un comédien complet. Etre ou ne pas être Peer Gynt ? Là n'est pas la question. « Je ne peux pas être Peer Gynt, sourit-il. Mais Peer Gynt peut être un tout petit peu moi... Il n'existe que parce que j'existe, sinon il n'est que du vent, de la fumée. C'est ce qui est beau : quand j'ai lu la pièce la première fois, je me suis dit, "c'est fou que ce petit Norvégien du XIXe siècle ait vécu les mêmes choses que moi...". J'ai été touché au cœur par la manière dont Ibsen, comme le disait Hugo, parle de nous en parlant de lui. »

Loin des rôles assignés de rappeur ou de mauvais garçon, Radouan Leflahi rêve de jouer Néron dans Britannicus, ou Mesa dans Partage de midi. Il fuit comme la peste les figures d'« Arabe de service » qui ne manquent pas de lui être proposées. Quand on lui demande s'il se sent appartenir à une double culture, il répond simplement « oui ». Mieux vaut deux cultures qu'une seule, ou aucune.

LE MONDE | 14.02.2018 | Par Fabienne Darge



Le long et merveilleux voyage de deux chefs d'oeuvre

LE FIGARO·fr

Les soldats de Lenz, par Anne-laure Liégois, et *Peer Gynt* d'Ibsen, par David Bobée, sont deux des plus beaux spectacles créés en région.

Rien ne lie, en apparence, *Les Soldats* de l'allemand Jakob Lenz (1751-1792), « comédie » composée en 1776, et *Peer Gynt* du Norvégien Henrik Ibsen (1828-1906), pièce écrite en 1866. Rien ne les rapproche apparemment, sauf que l'on a pu voir, la même semaine, deux spectacles présentés dans des salles de région parisienne à la programmation remarquable qui ont su fédérer un public fidèle. Deux spectacles qui entament dans les jours qui viennent de longues tournées.

Le théâtre, ce sont ces spectacles remarquables, qui traduisent le dynamisme de la création. Rien ne lie *Les Soldats* et *Peer Gynt*, et pourtant ce sont deux productions de même essence, deux productions ambitieuses qui s'attachent à éclairer deux chefs-d'œuvre de la littérature dramatique européenne. S'il y a un lien, c'est celui de la qualité « spectaculaire » des deux propositions, la beauté, la présence de la musique, l'ampleur, le haut niveau d'exigence des metteurs en scène. (...) Pour *Peer Gynt*, David Bobée s'appuie sur la traduction de François Regnault, version 2015, d'après son travail de 1981 pour le mémorable monument de Patrice Chéreau avec le puissant et lyrique Gérard Desarthe.

Il se trouve que chacun de ses spectacles nous permet de découvrir, dans les partitions de l'héroïne, Marie, et du héros, Peer, deux jeunes comédiens époustouflants. Elsa Canovas est Marie Wesener, Radouan Leflahi est Peer Gynt. Des révélations. Ils sont très bien dirigés, très bien entourés, portés par la beauté *Sturm und Drang* des *Soldats*, par la magie chant de la terre de *Peer Gynt*.

Ils ont du souffle, une intraitable énergie. (...) Peer est un hâbleur infatigable dans un monde qu'il parvient un moment à dominer matériellement. Il est moderne, ce capitaliste de Peer, à l'orée du XXème siècle.

Mais ce qui est le plus beau est ce que chacun apporte au personnage : la jeunesse, la beauté, l'émotion, l'intelligence de la moindre nuance du texte, la discipline et l'accord avec les autres. (...)

Dans *Peer Gynt*, David Bobée installe l'action dans une fête foraine depuis longtemps abandonnée. La maison d'Ase est une vieille caravane décatie, il y a des restes de toboggans métalliques, de la terre au sol. Une scénographie que le metteur en scène a lui-même imaginé avec Aurélie Lemaignen. Cela commence là, cela se termine là. Et, comme dans *Les Soldats*, toute la troupe est rassemblée au début et on la retrouve à la fin. Ils sont dix, qui ne cessent de changer de rôle tout au long des près de quatre heures de spectacle.

Entre début et fin, Peer a parcouru le monde. La scène d'ouverture de la deuxième partie, après la mort de la mère (Catherine Dewitt), saisit : une immense carte de la planète, traitée comme un tableau en noir et blanc, exhibe le monde que Peer croit dominer. Bientôt le sort va se retourner. Il est demeuré naïf, comme l'enfant rêveur et menteur des fjords de son pays. Il va se faire avoir comme un bleu. Mais Peer n'a pas perdu l'oignon qu'on lui a donné et chacun garde au cœur le souvenir de Solveig (Lou Valentini). La musique est très présente et gonfle les cœurs. À jardin, Butch McKoy est là, qui exalte le lyrisme, attise les peurs, sur ses compositions, doublées de celles de Jean-Noël Françoise.

Bref, deux formidables occasions de se laisser emporter par du très grand théâtre.

LE FIGARO | 01.02.2018 | Par Armelle Héliot



David Bobée et Ibsen : La foire d'emoigne



Grandiloquence et ambiance tréteaux : le jeune metteur en scène s'empare de «Peer Gynt», la pièce du Norvégien qui lui correspond le plus.

Henrik Ibsen et David Bobée. La rencontre n'allait pas de soi, et pendant quelques minutes, on a presque un peu d'espoir. D'un côté, le dramaturge norvégien, importé en France à la fin du XIXe par une avant-garde soucieuse d'éreinter la grandiloquence du théâtre français. De l'autre, un metteur en scène qui, par ses adaptations ni parfaitement steampunk ni génialement glam rock de Shakespeare (*Hamlet*, *Roméo et Juliette*) ou de Hugo (*Lucrèce Borgia*, avec Béatrice Dalle), assume pleinement sur scène les éclats de rire emphatiques, les cotillons jetés fougueusement au vent sur des riffs de gratte électrique et, plus gênant, les soupirs bruyamment susurrés aux oreilles des amants.

Clown

Alors, le premier balancera-t-il de l'eau froide sur l'ardeur du second ? Fini le suspense : non. Car David Bobée, directeur du Centre dramatique national de Normandie-Rouen, n'a pas choisi n'importe quel texte d'Ibsen. *Peer Gynt* - beaucoup moins monté qu'*Une maison de poupée* ou *le Canard sauvage* - est une œuvre de jeunesse, une féerie échevelée et burlesque, la dernière pièce que l'auteur compose en vers : s'il y avait un sens de l'histoire, celui-ci nous dirait qu'il ne s'agit pas vraiment de l'œuvre la plus « moderne » du Norvégien. On comprend alors que David Bobée a bien décidé de faire du David Bobée. Et qu'on en a pour quatre heures.

Personnage rimbaldien sans le génie, quittant son village pour l'Orient compliqué, Peer Gynt, sur le plateau, court entre des montagnes russes démantibulées et la tête géante et brisée d'un clown. L'occasion pour Bobée d'exhiber cette virtuosité circassienne qui caractérise son travail (à coups d'acrobates généralement torse nu). On sent bien quelque chose du théâtre de tréteaux dans l'outrance bariolée des costumes, la musique country de Butch McKoy ou les danses folkloriques qui ponctuent la pièce. Jean Bellorini (auteur d'un Rabelais de haute voltige) ou Thomas Jolly (célèbre pour avoir adapté Shakespeare version opéra rock) ne sont pas loin. Mais David Bobée ne possède ni la virtuosité cinématique et foraine du premier ni l'inventivité grotesque du second. La faute probablement à une déférence excessive envers les classiques.

Le texte, d'abord. La traduction de 1981, faite pour Patrice Chéreau, est respectée à la lettre, au point d'entendre d'étonnantes inversions : « Vais-je t'allonger ? » demande Peer Gynt à sa mère. Pas certain que même de bons bourgeois de l'époque « usassent » de ce genre d'afféterie. Ce serait moins dérangeant si, sans micro, le héros ne s'époumonait pas jusqu'au malaise, écrasant toute subtilité et modulation d'une langue si écrite. Ajoutons une scénographie séduisante mais franchement statique, relevant davantage du décorum grandiose que du tour de manège.

Trolls

En résulte une version de *Peer Gynt* finalement très littérale, à l'image de cette scène des trolls pour laquelle l'artiste se contente de déguiser ses acteurs avec des... costumes de trolls : ne pas affronter les défis de mise en scène, mais les contourner en se contorsionnant. C'est qu'au fond David Bobée est tiraillé entre deux tendances qui, loin de s'harmoniser, de s'équilibrer et de se nourrir, s'anesthésient l'une l'autre : un sens foutraque du théâtre de foire sans cesse bridé, harnaché, ligoté par une vision patrimoniale et monumentale de l'art.



Songes et mensonges de Peer Gynt

l'Humanité
LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

David Bobée, directeur du centre dramatique national de Normandie-Rouen, redonne au antihéros un souffle nouveau, nourri par une lecture audacieuse de la pièce éponyme d'Ibsen et une mise en scène vertigineuse.

C'est une des pièces d'Ibsen (1828-1906) rare tant elle est difficile à appréhender. La réputation d'antihéros lui colle à la peau et Peer Gynt attire autant qu'il lasse, agace. Vaniteux, menteur, hâbleur, querelleur, il va au-devant des embrouilles sans se soucier des conséquences.

Pourtant, quelque chose en lui séduit toutes celles et ceux qui croisent son chemin, irrémédiablement attirés par ce mauvais garçon qui refuse de rentrer dans le rang. Étrange personnage, fantasque et fantaisiste, prêt à pactiser avec le diable ou les trolls – souvenons-nous que nous sommes en Norvège – pour parvenir à ses fins. Il est dérangé par la vie, déborde d'ambition, n'hésite pas à piétiner tout ce qui l'entoure, rêve d'être seul maître à bord du monde, voguant de catastrophe en catastrophe sans jamais tirer la moindre leçon de ses échecs. Sans morale, sans peur, il tient à la fois du flibustier, de Peter Pan, l'enfant qui ne voulait jamais grandir, d'un Quichotte égo-centré qui se fiche de la veuve et de l'orphelin, uniquement imbibé de sa folie, d'un Rimbaud de seconde zone qui finira au Caire dans un asile.

Secouer notre indifférence

Ce qui attire, c'est son cynisme décomplexé qui s'affranchit des codes de toute morale, son humour autant que sa désinvolture. Et c'est là que Peer Gynt est passionnant : dans son ambiguïté face à l'humanité que d'aucuns pourraient qualifier de lâcheté. Mais qui peut se targuer de ne jamais être lâche quand la lâcheté se niche dans l'indifférence à l'autre et au monde, quand elle rime avec cynisme, nihilisme ? Face aux trolls qui conçoivent une société fermée, hyper-hiérarchisée, dont le slogan « Suffis-toi toi-même » résume leur philosophie, Peer Gynt est prêt à tous les compromis. Et s'il leur tire sa révérence, c'est plus par instinct de survie que par une prise de conscience politique. Face à cette apologie du libéralisme, de l'individualisme qui, d'hier à aujourd'hui, méprise les hommes et broie leur imaginaire, Ibsen veut secouer notre indifférence, nos arrangements à la petite semaine et notre passivité.

C'est celle lecture-là, joyeuse et alerte, à laquelle nous convie David Bobée. Dans un décor de fête foraine abandonnée, à l'ombre d'un grand huit fantôme et d'une roulotte lieu de vie protéiforme, son Peer Gynt, dans la traduction que François Régnauld avait proposé pour Patrice Chéreau, est une épopée fantastique, une traversée fulgurante et revigorante, où les rebondissements sont légion, portés par dix acteurs toujours présents sur le plateau, à l'énergie folle et contagieuse. On y éprouve les tensions, on s'amuse des mauvais tours joués par Peer Gynt, on pleure à la mort de la mère, on est saisi par ce personnage qui se rêve empereur du monde et des hommes... Il y a de l'audace, de l'inventivité, de la poésie à chaque instant, qui emportent loin le spectateur dans cette aventure théâtrale. David Bobée a le sens et le goût du spectacle, le désir de faire théâtre de tout bois, de dynamiser l'espace pour rejouer un théâtre sur un champ de ruines et rêver d'un autre monde possible. On entend parfaitement le texte, ses enjeux, ses ellipses, sa folie (Catherine Dewitt signe une dramaturgie flamboyante). Derrière ses allures de bûcheron norvégien, Butch McKoy, à la guitare ou au clavier, joue une partition folk totalement intemporelle qui épouse les méandres de l'action. Les décors féériques en carton-pâte (David Bobée et Aurélie Lemaigen) comme la symphonie des lumières orchestrée par Stéphane Babi Aubert alimentent cette machine théâtrale. Saluons la prestation époustouflante de Radouan Leflahi : il campe un Peer Gynt qui fera date, facétieux et insupportable, joyeux et déprimé, entreprenant et lâche. Une prouesse physique, un jeu d'une belle densité, qui donne une nouvelle dimension à son personnage.





© Arnaud Bertereau / Agence MONA

Un personnage monstre et misérable dans une pièce surréaliste

La pièce d'Enrik Ibsen est un conte où chacun puise la séquence qui le fait décoller dans l'imaginaire, la pensée et les songes.

Comme une fête foraine abandonnée, l'espace sombre empli de manèges désossés semble une grotte métaphysique, aussi, qui abrite le magnifique et mystérieux Peer Gynt, de Henrik Ibsen (1828-1906), orchestré avec musique, danse et cirque par David Bobée. Peer est un sale gosse menteur et hâbleur, égoïste et narcissique, qui court les filles et les trahit, qui désespère une mère qui le vénère, qui ne pense qu'à lui et à être lui-même...

Un Radouan Leflahi étonnant

Il raconte sans fin des histoires qui lui profitent dans cette société étriquée et mesquine qui ne demande qu'à rêver avec lui. Avec ses tours de passe-passe et manipulations merveilleuses, Peer Gynt fait alors fortune, se croit l'empereur du monde. Avant de finir chez les fous, désabusé et perdu... Avec l'art de la diversité, de l'éclectisme scénique qui caractérise son travail, David Bobée dessine ici l'incroyable et poétique bande dessinée d'un égotiste qui mesure peu à peu la vanité du moi et de la connaissance de soi. Mieux vaut s'engager dans le monde, être à l'écoute des êtres aimés que s'abîmer dans l'illusion de soi.

La fable met à mal bien des théories philosophiques et psychanalytiques. Mais, écrite en 1867, elle résonne superbement dans nos vieux mondes figés et clos d'aujourd'hui. Les trolls qui tentent de s'accaparer Peer Gynt ne sont-ils pas une figure de tous les extrémismes oppressifs ? Avec ses scènes-symboles, ses allégories, ses énigmes, son étrange sagesse, la pièce-fleuve d'Ibsen est un conte-puzzle, presque surréaliste, où chacun puise la séquence qui le fait décoller dans l'imaginaire, la pensée et les songes. La troupe est à l'unisson de ce rêve éveillé. Et Peer Gynt (étonnant Radouan Leflahi) s'affirme admirablement à l'aise dans ce personnage monstre et misérable à notre image. Et à celle tout entière du théâtre. Non la fête foraine n'est pas abandonnée. Elle ne fait que commencer...

TÉLÉRAMA | 24.01.2018 | Par Fabienne Pascaud

Suivre un personnage par monts et par vaux, de sa jeunesse à sa mort, pour constater qu'il reste un homme ordinaire, médiocre : avec Peer Gynt, Henrik Ibsen nous tend un cruel miroir.

Suivre Peer Gynt le temps d'une vie dans sa course autour du monde nous apprend l'art et la manière de se défausser en toute occasion. Loin d'être une idée d'ordre général, le dramaturge Henrik Ibsen en imagine toutes les facettes à travers les revirements de situation que le destin glisse sous les pas du voyageur. Du reste, il consacre à son personnage plus qu'une pièce de théâtre : un long poème dramatique qui prend la forme d'une épopée où plusieurs mondes se télescopent, de la réalité la plus triviale aux fantasmagories les plus féériques. Puisqu'il se sent exclu, Peer Gynt s'autorise à exalter ses pires défauts, à tromper la terre entière, à tâter de tous les pouvoirs, à abandonner mère, femme, maîtresses, pays, associés. Plus il avance dans la vie, plus grands seront ses méfaits et, bien sûre, plus dure sera la chute. Un rôle qui, paradoxalement, demande une immense générosité de la part de l'acteur et dont fait preuve, abondamment, Radouan Leflahi qui se lance son « parcours non initiatique » avec la rage des réprouvés, l'énergie de la jeunesse, la veine des maudits et l'inconsolable constat, au seuil de la mort, d'avoir si peu compris et emprunté le chemin vers l'autre qui, seul, conduit à soi. Domage...

Au terme de l'aventure, on sera bien en peine de ne pas se trouver quelques dénominateurs communs avec ce personnage qui ne fait rien pour qu'on l'aime et cristallise sans états d'âme les penchants les plus détestables de l'être humain. C'est sans doute ce qui a séduit David Bobée, qui annonce dans la note d'intention de sa mise en scène : « *Peer Gynt n'est pas un personnage de théâtre, il est le théâtre à lui tout seul, celui qui pose la question essentielle : qu'est-ce que « être au monde » ? Son inadaptation à ce monde qui l'entoure, son incapacité à agir sur lui, le poussent à chercher ailleurs, à étendre sa quête. Il part pour l'Orient des mirages et l'Afrique des déserts, tour à tour éminent sujet du roi des Trolls, marchand d'esclaves, empereur des fous, prophète, naufragé...* »

Toute ressemblance avec notre époque est bien plus que fortuite : elle est le fil rouge d'un spectacle haut en couleur dans sa première partie, celle de la jeunesse de Peer Gynt pour qui le monde est une fête foraine, qui sombre, après l'entracte, dans des nuances de gris et de noir où le blanc de fumée, de brouillard ou de tempête envahit le plateau et obscurcit les lumières, magnifiques, de Stéphane Babi Aubert.

Entre grande roue et montagnes russes, la scénographie de Peer Gynt porte en son centre, telle une anamorphose, une tête de clown renversée dans la bouche éclatante de carmin sert de passage pour les acteurs. Un même rictus grotesque et ridicule par où s'engouffrent l'hypocrisie ordinaire, la fuite en avant ou la désertion généralisée. Enfin, Peer Gynt sans la musique n'est rien, on le sait. Celle de Butch McKoy est somptueuse : son chant et sa guitare irriguent le spectacle avec toute la douceur et la mélancolie que le poète dut éprouver en donnant vie à Peer Gynt, « ni héros, ni salaud, ordinaire ».

LES INROCKS | 16.02.2018 | Par Fabienne Arvers

La sarabande des illusions perdues de David Bobée

LesEchos.fr

Suivre un personnage par monts et par vaux, de sa jeunesse à sa mort, pour constater qu'il reste un homme ordinaire, médiocre : avec Peer Gynt, Henrik Ibsen nous tend un cruel miroir.

Des montagnes russes brisées, une caravane souillée, un immense masque de clown à la renverse... Le « Peer Gynt » de David Bobée contient en son décor toute l'allégorie de la vie de ce vaurien, celle d'avoir tout abîmé à force d'avoir trop louvoyé, trop charmé, trop trompé, jusqu'à ce que la fête - foraine - soit définitivement terminée. Le metteur en scène a réussi à capter l'âme du personnage d'Ibsen, ni foncièrement bon ni foncièrement mauvais, simplement et vulgairement humain, médiocre dans ses actions, faible dans ses convictions. De son périple à travers les époques, les mondes et les villages, qui le conduira de la naïveté de sa jeunesse à la vacuité de ses derniers instants, il fait une sarabande des illusions perdues où tournoie une ribambelle d'individus que Peer Gynt s'est plu à séduire pour mieux les rejeter, à vampiriser pour, pensait-il, pouvoir se construire.

Pour conter l'épopée de cet antihéros, David Bobée déploie des trésors d'inventivité. Avec un côté artisanal assumé, les univers se succèdent au gré de subtils changements de costumes, d'habiles créations de lumières signées Stéphane Babi Aubert, de toiles de fond figurant une mappemonde ou le mur gribouillé d'un asile d'aliénés. Avec, toujours, ce même leitmotiv : ancrer « Peer Gynt » dans la réalité, malgré les perches fantastiques tendues par Ibsen. Ses hommes d'affaires n'ont rien à envier à ceux qui peuplent l'esplanade de la Défense et les sièges des entreprises du CAC 40 ; quand ses trolls, grimés en blanc, font immédiatement penser à une phalange, avec son culte du chef, ses étendards brandis et son repli sur elle-même.

ACTEURS CAMÉLÉONS

Pour autant, le spectacle n'échappe pas à quelques trous d'air. Déjà remaniée, la pièce d'Ibsen mériterait, sans doute, d'être encore resserrée pour éviter les longueurs qui, en 3 h 50 entracte compris, se font inévitablement sentir. Mais, même dans ces instants plus flottants, la folle énergie des comédiens ne cesse d'étonner. David Bobée a aussi cette qualité, celle de savoir s'entourer de talents hétéroclites venus des mondes du théâtre, de la danse et du cirque. Ses acteurs agissent comme des caméléons, capables de se mouvoir de rôle en rôle avec la même aisance, de grimper, de jouer et de chanter avec la même agilité. A commencer par le premier d'entre eux, Radouan Leflahi. Fidèle parmi les fidèles du metteur en scène, le jeune comédien, dont on soupçonnait déjà le talent, est criant et bouleversant de vérité dans le rôle-titre. Un comble pour un personnage dont le mensonge est, à la fois, le principal moteur et le fonds de commerce mortifère.

LES ÉCHOS | 30.01.2018 | Par Vincent Bouquet



Une fête foraine de fin du monde

Politis

Une mise en scène de Peer Gynt par David Bobée, qui plonge dans les passions humaines, servie par une composition et des acteurs saisissants.

Quand il eut terminé *Peer Gynt*, Henrik Ibsen n'était pas du tout certain d'avoir écrit une pièce. Il parlait de « poème dramatique » et ne pensait pas que le texte pouvait être porté à la scène. La suite lui a donné tort. Cette grande œuvre délirante nous fascine et fait l'objet de mises en scène régulières. En voilà même deux en même temps, celle d'Irina Brook, qui vient aux Bouffes du Nord du 8 au 18 février après avoir été créée il y a deux ans à Nice (c'est une vision d'abord un peu brouillonne qui finit par prendre forme et rythme grâce au chant et à la musique), et celle de David Bobée, qui, après sa naissance au Grand T de Nantes et son passage aux Gémeaux de Sceaux, entame une tournée à travers la France. *Peer Gynt* s'appuie sur les traditions du conte et de l'épopée pour devenir un anti-conte et une anti-épopée. Dans un village norvégien, Peer est un jeune garnement qui ne respecte rien et décide de partir à l'aventure. Il reste d'abord dans son pays en approchant les trolls et en délaissant son amie villageoise pour une femme troll. Comme cela ne se passe pas très bien, il part à l'étranger, atteint l'Afrique, fait des affaires en Égypte puis, ruiné, fatigué, vieilli, revient dans son village. Là, tout le monde a pris un coup de vieux, mais il n'est pas reçu comme un héros. Avant de mourir, il reçoit du sage (ou du fou local, c'est pareil), une dernière leçon de vie.

Toutes les mises en lumière, nordiques ou infiltrées d'autres cultures, sont possibles avec cette vaste fresque qu'on joue rarement entièrement (l'adaptation de David Bobée, qui allège la traduction de François Regnault, n'en approche pas moins les 4 heures). Bobée, dont on a vu notamment l'univers romanesque, noir et bondissant, à l'œuvre dans *Lucrece Borgia* de Victor Hugo, situe l'essentiel de la soirée dans une fête foraine en déroute. Des montagnes russes tendent leurs arceaux des deux côtés de la scène. Une tête de clown géant git à l'arrière-plan. Une roulotte sale tourne sur un sol de terre brune.

C'est un spectacle nocturne, de fin du monde, dont la joie viendra, en partie, du rock country de Butch McKoy jouant côté jardin. Les trolls sont des créatures passées à la peinture blanche, mais pas de petite taille : ce sont des êtres étranges dans un monde qui n'est qu'ombre et lumière, courses dans les hauteurs et chutes dans le noir.

Dans les ténèbres et les éclairs – la lumière de Stéphane Babi Aubert est magistrale, avec ses aveuglements blancs et ses brouillards bleus –, Bobée fait surgir de façon furieuse la passion, l'égoïsme, la sexualité, l'ambition, l'obscénité, la tendresse et le désespoir. Il va dans les entrailles de l'humanité plus loin qu'Ibsen, là où c'est particulièrement infect ou douloureux !

Comme la composition plastique a une allure folle et que tous les acteurs sont dans une dynamique charnelle souvent acrobatique, Ibsen est marié à Breughel, et c'est saisissant. Radouan Leflahi est un Peer Gynt plus grave que celui de la tradition, moins joueur, brisé et fort à la fois, étonnant, exceptionnel. Autour de lui, on se métamorphose ou on s'implique en détaillant les états d'âme tout en se livrant à des pulsions d'athlètes : Jérôme Bidaux, Lou Valentini, Thierry Mettetal, Amira Chebli, Catherine Dewitt, Pierre Cartonnet, Marius Moguiba...

Une scène nous paraît manquée ou trop appuyée, lorsque Peer, sur un fauteuil roulant, est soigné comment un dément. Il y a dans le jeu de tous quelque chose de mécanique, comme si l'inspiration se reposait. Mais, presque à tout instant, l'orage est dans le circuit sanguin des comédiens et sur la scène. C'est un Peer Gynt de haut vol.

POLITIS | 02.02.2018 | Par Gilles Costaz



La plus folle des BD

Une mise en scène de *Peer Gynt* par David Bobée, qui plonge dans les passions humaines, servie par une composition et des acteurs saisissants.

On peut monter la pièce comme une saga norvégienne, mais Ibsen a tellement inversé le récit épique qu'il a plutôt inventé une sorte de bande dessinée où un anti-héros se prend les pieds dans son ambition, visite le monde mais rate tout ce qu'il entreprend, avant de revenir, pathétique et gentiment ridicule, au village de son enfance. David Bobée, qui aime le spectaculaire où tous les éléments s'enflamment en même temps, adapte et met en scène la pièce comme un récit moderne où se met en route sans cesse la haine de l'étranger et de celui qui ne vit pas et n'aime pas comme les autres. Le décor est une grande fête foraine à l'arrêt, hantée par des personnages qui vont d'une carcasse de grande roue à un autre manège arrêté, tournent dans une caravane déginglée, montent et descendent dans un monde ténébreux traversé de lumières aveuglantes. Au final, le message – à comprendre, car le didactisme n'est pas le genre de la maison – est un appel à la tolérance.

C'est une grande et longue fresque (moins de quatre heures), qui a quelques baisses de tension mais qui est portée par un formidable dynamisme des comédiens et une beauté plastique toujours en mouvement. Au *Peer Gynt* malicieux de la tradition (qu'on se souvienne de Gérard Desarthe ou d'Hervé Pierre) Radouan Leflahi substitue la création d'un homme désemparé, déchiré mais toujours d'une force passionnée : il entre dans la liste des plus grands interprètes du rôle. On est subjugué par lui, la troupe, le rock doux de Butch McKoy, l'appropriation du texte par un Bobée sensible à toutes les variations d'une œuvre insensée qui change d'éclat et d'humeur à chaque minute.

THÉÂTRAL MAGAZINE | 20.02.2018 | Par Gilles Costaz



Avec *Peer Gynt*, pièce aussi fantaisiste qu'exigeante, le directeur du Centre dramatique national de Normandie et metteur en scène David Bobée continue le travail engagé avec *Hamlet* ou *Lucrece Borgia* : interroger les grandes figures du répertoire.

Vous dites : « Monter *Peer Gynt* à présent, c'est parler d'aujourd'hui, c'est interroger un monde bouleversé. C'est se lever contre une réalité brutale, sombre, silencieuse, convenue. » Que voulez-vous exprimer ?

David Bobée : Je regarde la pièce comme une critique puissante, sévère, de la société norvégienne telle qu'Ibsen la vivait ; une société raciste, repliée sur elle-même, égoïste, à laquelle peu de gens offraient une résistance. *Peer Gynt* est en ce sens un personnage emblématique. Figure symbolique de cet individualisme, de cette fuite en avant, de cette lâcheté, *Peer Gynt*, dont on suit le parcours de l'adolescence à la vieillesse, va chercher à s'enfuir aux quatre coins du monde en voulant s'affranchir de toutes contraintes, à la recherche de ce soi qui reste à inventer... Il est en quête d'un rêve de hauteur, de reconnaissance, de grandeur. Un rêve qui est celui de quelqu'un qui accepte le monde tel qu'il est. Hâbleur, vaurien, menteur, égoïste, infidèle, *Peer Gynt* n'est ni un héros ni un anti-héros. Il pose la question essentielle : qu'est-ce qu'être au monde ? Qu'est-ce qu'être soi ? Mais sa quête éperdue de vrai-faux naïf à la façon de *Candide* n'a rien d'un parcours initiatique. Et c'est ce que je trouve fascinant ; avec *Peer Gynt* nous n'apprenons rien. Aucune morale à la fin. La question reste ouverte et nous met face à nous-mêmes.

Quels sont vos grands axes dramaturgiques ?

D.-B : La pièce a souvent été montée de manière folklorique. Je la lis d'abord comme une pièce éminemment politique. Mais son caractère épique appelle une levée de l'imaginaire. Les enjeux dramaturgiques sont très excitants. Parlons par exemple de la rencontre avec les Trolls. Comment relever le défi de cette intervention du « merveilleux » ? J'y vois une métaphore très parlante au regard des propos que tiennent ces créatures issues de la mythologie norvégienne, tels que « il faut adopter nos valeurs », etc. Les Trolls incarnent à mes yeux un petit groupe porteur de pensées fascistes. C'est ainsi qu'ils seront mis en scène. Quant à la scénographie, nous avons pensé à un terrain vague d'où émergent les restes d'une fête foraine, échafaudages modulables manipulés à vue par les acteurs.

Qu'avez-vous particulièrement demandé aux acteurs ?

D.-B : Le collectif d'acteurs rassemblés est à l'image du théâtre physique, transdisciplinaire, transculturel, fort en accents divers et variés, que j'aime. Le spectateur doit tomber sous le charme de *Peer Gynt*. Et je suis tombé sous celui de *Destinée Mbikulu*, jeune homme issu du Conservatoire de Rouen, qui incarne le personnage éponyme. Catherine Dewitt, avec qui j'adore travailler, joue le rôle d'Aaze, la mère de *Peer Gynt*. On retrouve aussi dans cette distribution Jérôme Bidaux, Thierry Mettetal et aussi toute ma bande de comédiens acrobates danseurs qui prennent en charge la myriade de petits rôles.

LA TERRASSE | 20.12.2017 | Propos recueillis par Marie-Emmanuelle Galfré



De Rouen à Sceaux : en route pour Peer Gynt

PARIS
NORMANDIE
— QUOTIDIEN NORMAND —

Délocalisé. Un car emmène vendredi les spectateurs du CDN découvrir à Sceaux la nouvelle création de David Bobée, *Peer Gynt*, qui doit faire l'ouverture du nouveau centre Marc Sangnier à Mont-Saint-Aignan cet automne.

Un bus emmène vendredi les fidèles du Centre dramatique national de Rouen à la découverte de la nouvelle création du directeur et metteur en scène David Bobée. *Peer Gynt* doit faire l'ouverture du nouveau théâtre Marc Sangnier de Mont-Saint-Aignan à l'automne prochain.

Cent personnages

Poème fleuve devenu une pièce de théâtre mise en musique par Grieg, le *Peer Gynt* d'Ibsen est un classique du répertoire. David Bobée, en même temps qu'Irina Brook, donne sa version de cette grande fresque initiatique où l'anti-héros rêve sa vie plutôt qu'il ne réalise ses rêves.

Sur une traduction qui vise à élaguer les lourdeurs de la langue et dans une version raccourcie du texte (la pièce dure quand même plus de 3 heures), le metteur en scène suit les aventures du jeune homme dans un décor de fête foraine où les montagnes russes tracent un chemin de vie chaotique.

Dans cet espace ludique imaginaire, la grande roue est cassée à l'image du destin brisé de *Peer Gynt*. Victime de sa propre imagination, le personnage passe toute son existence à chercher son sens. Il n'est finalement qu'un homme comme les autres. Sur cette épopée qui ne mène à rien, David Bobée façonne un théâtre à vue, avec de la musique live (musique originale composée par Butch Mac Coy) et des décors somptueux. « C'est un mensonge honnête : *Peer Gynt* c'est le théâtre, on nomme quelque chose et ça se crée. Il est la métaphore de nous-mêmes. »

Dans ce rôle, on trouve un comédien poussé dans les rangs du CDN, Radouan Leflahi, qui doit assumer une puissante et éprouvante présence en scène. La pièce fleuve possède une centaine de personnages (pour dix acteurs et un musicien) et nécessite la mise en place de 50 décors différents. *Peer Gynt* effectue un étourdissant tour du monde qui n'est rien d'autre qu'un parcours de vie.

PARIS NORMANDIE | 29.01.2018 | Véronique Baud



Voyage dans une épopée fantastique

Var-matin
LE GRAND QUOTIDIEN DU SUD-EST

Délocalisé. Un car emmène vendredi les spectateurs du CDN découvrir à Sceaux la nouvelle création de David Bobée, *Peer Gynt*, qui doit faire l'ouverture du nouveau centre Marc Sangnier à Mont-Saint-Aignan cet automne.

En mêlant musique, danse et cirque, David Bobée a revisité « Peer Gynt » de l'auteur norvégien Henrik Ibsen. Cette semaine, aux Salins, le public va découvrir l'histoire d'un anti-héros, prétentieux et aventureux, qui part défier le vaste monde et rate tout ce qu'il entreprend avant de découvrir, seulement à la fin, la vérité de la solitude de son unique individu.

La troupe éclatante d'acteurs, danseurs et chanteurs va évoluer dans un espace sombre empli de manèges désossés, une scénographie constituée d'échafaudages manipulés à vue par les artistes pour représenter les forêts, les montagnes et les déserts que parcourt Peer Gynt, lancé dans une course effrénée à la recherche de lui-même.

David Bobée s'est entouré de talents hétéroclites qui agissent comme des caméléons, capables de se mouvoir de rôle en rôle avec la même aisance, de grimper, de jouer et de chanter avec la même agilité. À commencer dans le rôle-titre par Radouan Leflahi qui porte avec panache le spectacle.

VAR MATIN | 07.02.2018 | P.-D.G.

Le *Peer Gynt* forain de David Bobée

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

David Bobée livre une version de la pièce d'Ibsen de plus de 4 heures. Le spectacle est porté par un comédien inconnu, Radouan Leflahi, formé au Conservatoire de Rouen, et déjà présent dans d'autres pièces mises en scène par le directeur du CDN de Rouen. Il est lumineux. La pièce créée au Grand T part en tournée, elle fera l'ouverture de la nouvelle salle du CDN de Rouen pour la saison 2018/2019.

Il règne comme une ambiance de fin du monde sur le plateau. Le jeune Peer Gynt erre au milieu d'une fête foraine abandonnée entre la carcasse d'un grand-huit désossé et une grosse tête de clown posée sur le sol. Il vit dans une vieille caravane défranchie avec sa mère Ase (formidable Catherine Dewitt qui assure également la dramaturge du spectacle). Une balade pop jouée à la guitare par Butch McKoy, le compositeur de la musique du spectacle, ajoute une touche far-west à cette épopée fantastique onirique qui n'est pas la pièce du répertoire la plus facile à monter.

Peer Gynt fait du Monde son terrain de jeu. De l'exclusion à la richesse, de l'isolement à l'écœurement, la pièce décrit le parcours d'un homme à la dérive, baratineur et grande gueule. On le suit dans ses rêves et ses délires, dans son ascension sociale et dans sa chute. Pour interpréter Peer Gynt, il faut un grand acteur. Radouan Leflahi, 28 ans, formé au Conservatoire de Rouen est propulsé sur le devant de la scène. Alors qu'il ne devait pas jouer le rôle au départ du projet, il est totalement étincelant. C'est une vraie découverte. Il porte la pièce de bout en bout avec gourmandise et fraîcheur. Il ne quitte pratiquement pas le plateau pendant les 4h30 du spectacle. On le retrouve vieilli et fatigué dans le dernier acte, tel un homme accablé par 90 ans de vie tumultueuse. Il livre une sacrée performance d'acteur.

La vie de Peer Gynt est traversée de rencontres plus incongrues les unes que les autres. David Bobée joue la noirceur et le fantastique à fond. Cela fonctionne dans toutes scènes cultes comme celle à la Cour du Roi des Trolls (avec un Thierry Mettetal aux allures napoléoniennes démoniaque). Peer Gynt est initié aux rites des trolls, juché sur tête géante de cochon en aluminium et boit jusqu'à écœurement les excréments de ses nouveaux compagnons. On le retrouve ensuite en plein désert puis dans un asile d'aliénés, après avoir endossé le costume d'un riche businessman à la City.

La mise en scène de David Bobée est foisonnante mais parfois les comédiens s'attachent trop à entrer dans la psychologie des personnages. C'est flagrant dans le dernier acte qui paraît très long, surtout après 4 heures de spectacle. Il s'étire et David Bobée va devoir resserrer les boulons pour concentrer la fin de son spectacle afin de conserver la fraîcheur et la luminescence jusqu'au bout. Cela évitera peut-être comme cela s'est produit à la première au Grand T à Nantes que beaucoup de spectateurs et notamment des scolaires partent avant la fin.

SCENEWEB | 11.01.2018 | Stéphane Capron



Entretien avec David Bobée



Fragil a rencontré David Bobée qui nous a livré quelques clés sur ses choix de mise en scène, sa vision de la transdisciplinarité artistique, son théâtre résolument ancré dans le monde d'aujourd'hui qui en fait un des artistes les plus novateurs et talentueux.

En janvier, Peer Gynt s'est posé au Grand T pour quelques représentations. Après Hamlet et Lucrèce Borgia, le talentueux metteur en scène David Bobée, directeur du Centre national de Normandie continue à interroger les grandes œuvres du répertoire. Sa mise en scène puissante, généreuse et populaire de Peer Gynt, une des œuvres les plus intrigantes du dramaturge norvégien Henrik Ibsen écrite en 1867 nous a secoués. Avec une époustouflante interprétation de Radouan Leflahi dans le rôle de Peer Gynt.

FRAGIL : Comment vous est venue l'idée d'adapter Peer Gynt après les grands textes du répertoire, Hamlet (2010) et Lucrèce Borgia (2014) ?

DAVID BOBÉE : J'ai plusieurs types de spectacles, des spectacles de plateau, de cirque, de théâtre contemporain, transdisciplinaire, de danse. J'ai aussi ce goût pour des grands textes, et l'envie d'offrir les codes du théâtre contemporain à ces grands textes. Je suis un amoureux de ces monuments qui constituent notre patrimoine culturel universel. Il est bon de les faire découvrir à la nouvelle génération et de les partager avec les plus âgés pour que se crée un dialogue. Ce n'est pas tant l'histoire qui nous est racontée qui importe que comment elle est racontée et pourquoi. Le dialogue est d'autant plus riche lorsque la mise en scène est lisible. L'histoire de Peer Gynt est complètement dingue. C'est un personnage extrêmement attachant dans lequel on peut se projeter assez facilement. En gros c'est l'histoire de quelqu'un qui veut savoir qui il est, qui n'est ni un héros ni un salaud, qui est les deux en même temps, un peu comme nous tous, avec nos côtés sublimes et nos côtés merdiques, qui cherche à comprendre le monde dans lequel il s'inscrit, qui veut essayer de le construire, qui se rêve une grande vie, aime à multiplier les expériences, les amours, les aventures, les voyages. Et puis il va finir dans le même état de nudité et d'absurdité qu'il a commencé sa vie. C'est une belle métaphore de la vie humaine. C'est une épopée à travers le temps : toute sa vie, à travers l'espace : il fait le tour du monde, mais c'est une épopée pour rien.

FRAGIL : C'est donc une anti-épopée ?

DAVID BOBÉE : Le ressort c'est le conte, on dirait que c'est le parcours initiatique d'un petit bonhomme qui va traverser le monde à la Candide et qui va apprendre à vivre. Mais il n'y a pas de morale dans Peer Gynt. À la fin de sa vie il finit exactement à l'endroit où il a commencé. C'est beau cette espèce d'absurdité d'être au monde.

FRAGIL : Certains considèrent ce texte comme une apologie de l'individualisme, du refus des contraintes, qu'en pensez-vous ?

DAVID BOBÉE : Je pense qu'Ibsen est quelqu'un de suffisamment dur avec l'humanité pour ne pas faire l'apologie de ça. S'il met en scène cet individualisme c'est d'une certaine façon pour le dénoncer. Poussé à l'extrême avec les personnages des trolls et leur « suffis-toi toi-même ». Sous ce mot d'ordre, Peer Gynt va finir par passer complètement à côté de sa vie. Ce parcours individualiste est plutôt une critique. On voit à plusieurs moments dans la pièce comment la construction d'une communauté passe complètement à côté de ces parcours individuels, que ce soit le libéralisme embryonnaire de la logique des trolls. À la fin, le roi des trolls dit qu'il ne peut pas aller à l'hospice, qu'ils n'ont pas d'aide sociale, ce qui découle de ce satané « suffis-toi toi-même ». Quand Peer Gynt

se partage le monde avec les hommes d'affaire et d'état dans des intérêts très pécuniaires, où il parle de l'esclavagisme comme une juste rentrée d'argent, et de ce qui sera le colonialisme, c'est une vraie critique. Une critique des nationalismes, de la fermeture d'esprit des norvégiens de son époque à travers le portrait des villageois et des trolls, ce rejet de l'autre, de l'étranger. Si on lit bien le texte et on quitte son folklorisme, on trouve une lecture politique du monde qui est absolument géniale. Il n'en fait pas l'apologie, au contraire il donne à voir et donc à penser.

FRAGIL : Le texte écrit en 1876 par Ibsen s'inscrit donc complètement dans les interrogations du monde d'aujourd'hui ?

DAVID BOBÉE : Ibsen parlait des norvégiens de son époque, de leur nationalisme, de leur médiocrité, l'air de rien, avec des petits contes d'enfants pour adultes. C'est le principe des grandes œuvres : à partir du moment où les auteurs ont compris leur époque et se sont intéressés à la cristalliser dans un texte, comme Shakespeare et d'autres, quand on les met en scène, c'est ici et maintenant et cela rentre forcément en résonance avec l'époque. Mais il n'y a pas d'effort particulier à faire : c'est l'époque qui résonne avec le texte.

FRAGIL : Diriez-vous que c'est une œuvre politique en particulier dans la question de l'altérité qu'elle soulève ?

DAVID BOBÉE : Oui, sans que ce soit un rapport politique frontal. Si on monte Peer Gynt de façon trop folklorique, on passe à côté du sujet. D'un autre côté, si on le monte de façon trop politique, cela écrase la petite histoire. Et la petite histoire doit faire résonner la grande histoire. Par exemple dans la scène des trolls, Peer Gynt doit passer toute une série d'épreuves pour rentrer dans le mode des trolls. Elles sont ridicules et bébêtes mais si on se dit, quand même il doit prêter serment sur la valeur troll, il doit quitter ses habits, et prendre les vêtements des trolls, il doit goûter et apprécier la gastronomie troll, jurer de ne plus regarder le monde et ne s'intéresser qu'à lui-même : on parle d'intégration là ! J'ai essayé de l'adapter avec des drapeaux français, en s'habillant français, pour voir comment ça pouvait résonner avec une caricature de la francité mais ça ne marchait pas. À la fin, Peer Gynt demande si les trolls veulent aussi sa foi et le roi des trolls répond cette phrase qui résonne encore aujourd'hui : ici c'est un pays libre où la foi a libre court. « Ici tu peux appeler foi ce qui fut notre horreur ». Si on monte ça de façon trop clairement politique on perd l'histoire de Peer Gynt, on écrase le texte avec un volontarisme de sens, on perd la poésie.

FRAGIL : Vous faites confiance à l'intelligence des spectateurs pour le comprendre ?

DAVID BOBÉE : Exactement. Le côté groupuscule identitaire on le perçoit vite chez les trolls, je n'ai pas besoin de les déguiser avec des petites oreilles pointues ni d'en faire des fachos très identifiés.

” La grande roue cassée est comme la métaphore d'un destin en panne. ”

FRAGIL : Pourquoi ce choix de la fête foraine, des montagnes russes dans la scénographie ?

DAVID BOBÉE : C'est un endroit propice à l'imaginaire, un espace de l'enfance, de la puissance imaginative. C'est une fête foraine à l'abandon, cassée, cette montagne russe c'est assez rigolo d'en jouer avec les montagnes de Norvège. Le mot montagne devient extrêmement concret et pas un simple décor. Ça correspond au parcours de vie de Peer Gynt, avec ses grandes jouissances, ses grandes dégringolades, les moments qui font peur, d'autres qui amusent. La grande roue cassée est comme la métaphore d'un destin en panne.

FRAGIL : Pour vous Peer Gynt est plutôt une comédie onirique, une fantaisie, une tragi-comédie ?

DAVID BOBÉE : Cette œuvre échappe à tout, je ne saurais pas très bien la qualifier. Ça n'a pas été écrit pour être mis en scène ni pour être un opéra, mais pour être un texte à dire. La musique de Grieg a été ajoutée après. C'est un texte qui part un peu dans tous les sens. Ibsen disait que si un

jour il était mis en scène, il faudrait couper dedans, choisir, il disait que lui-même ne comprenait pas ce qu'il avait écrit, qu'il fallait couper tout le quatrième acte. Je le comparerai peut-être à certains récits antiques épiques comme l'épopée de Gilgamesh, des textes voyages fleuves avec des parties manquantes qui ne nous sont pas parvenues. Il y a quelque chose qui rapproche ce texte d'un grand récit mythologique. Quand on le travaille cela a à voir avec Shakespeare dans le mélange des genres, des registres, du tragique et du grotesque. Des gros rires gras ou le langage des tavernes qui côtoient les plus beaux alexandrins.

FRAGIL : Le foisonnement du texte est donc un enjeu fort pour un metteur en scène ?

DAVID BOBÉE : C'est un enjeu génial de devoir mettre en scène autant de personnages. J'ai fait une adaptation en essayant de respecter la structure dramatique. J'ai concentré et essayé de clarifier certaines choses. On a bien l'ensemble du poème dans mon choix.

FRAGIL : Les comédiens interviennent-ils dans le choix de la mise en scène ? Comment travaillez-vous avec eux ?

DAVID BOBÉE : Je demande à tous les acteurs de travailler sur tous les rôles même si chacun sait quel va être son rôle. Je ne peux comprendre un texte de théâtre que par la parole et le corps d'un acteur. Ce sont des textes écrits pour devenir actes, paroles, pas pour être encre et papier uniquement. Je ne comprends vraiment les choses qu'avec les comédiens. Chacun propose des choses de sa composition d'acteur à lui, lors d'une scène, d'une situation. Je peux picorer dans les propositions des uns et des autres pour arriver à la proposition finale. Je ne considère pas les acteurs comme des interprètes au service de ce que je veux faire. C'est une création collective. La démarche la plus intelligente pour la mise en scène c'est d'écouter le plateau, de chercher le sens du texte sur le plateau. Et partager cette quête avec les spectateurs. Si j'avais donné des ordres aux acteurs avec des idées bien à moi et s'ils devaient envoyer le sens que j'aurai trouvé de façon autoritaire aux spectateurs, le spectateur serait passif. Mais mettre le spectateur en quête avec les acteurs, avec moi pour se dire ensemble « de quoi ça parle Peer Gynt ? » est beaucoup plus intéressant.

FRAGIL : Vous êtes un artiste qui aime explorer différents disciplines, différents lieux et cultures. Votre travail viserait-il à abattre certaines cloisons ?

DAVID BOBÉE : Les séparations, les murs sont en train de s'abattre. On se débarrasse des vieilles disciplines, des vieilles dichotomies. On est à une époque où les idées, les individus circulent, les œuvres. Il y a quelque chose de plus fluide. C'est normal que les œuvres soient le reflet de cette époque et qu'on ne soit pas cantonné à la musique vs l'opéra vs le théâtre, vs la danse vs le cirque, mais qu'on fasse des spectacles qui dans la forme et le fond ressemblent à cette époque et en soient nourris. Il y a trente ans on posait une question on avait une réponse. On croyait aux grandes idéologies bien linéaires auxquelles on pouvait s'accrocher. Maintenant c'est plus compliqué. Pour trouver qui est l'ennemi il faut faire une liste interminable sur laquelle il faudrait aussi mettre notre nom. C'est en même temps fun et compliqué de vivre aujourd'hui. On tape sur Google une question et on a un champ d'applications de dix autres questions. C'est une façon d'être au monde qu'il faut embrasser. Cette transdisciplinarité culturelle raconte un peu de ce bordel, de ce monstre dans lequel on vit et où on crée nos objets de sens. Les grandes idéologies ont explosé et on récupère des petits morceaux à droite à gauche. En ce qui concerne l'ouverture au monde, je suis terrorisé par l'uniformité. L'idée que la laïcité puisse être le neutre définit par la majorité dominante et qui s'imposerait à tout le monde me terrifie. J'essaie de faire un théâtre qui s'enrichit de rencontre avec des comédiens aux origines diverses, aux couleurs de peau diverses, aux accents divers. C'est important pour moi surtout dans les œuvres des grands répertoires d'avoir des accents liés aux origines sociales ou autre. C'est important de ne pas accepter ce code d'un français qui serait normatif, normalisé, le français du théâtre qui n'existe pas qui nous fait croire à une pureté de la langue qui n'existe pas. Le français est beau parce qu'il est diversifié comme la France est belle

parce qu'elle a des racines multiples. Le théâtre en France est très majoritairement raciste, il est important que le mien ne le soit pas.

FRAGIL : Votre théâtre est-il un théâtre d'engagement ?

DAVID BOBÉE : C'est la dimension politique du théâtre qui fait que j'y consacre ma vie. C'est l'outil que j'ai trouvé pour comprendre le monde dans lequel nous vivons.

FRAGIL : Le théâtre peut-il être encore populaire aujourd'hui ? Comment y amener ceux qui ne se sentent pas la légitimité pour y venir, comment éviter l'entre-soi culturel ?

DAVID BOBÉE : C'est le théâtre que je défends, avec des distributions diversifiées, un théâtre plus direct, qui font œuvre de théâtre populaire. Par exemple, Radouan Leflahi interprète Peer Gynt. Lorsque la prof courageuse qui amène ses élèves issus de l'immigration voit cette œuvre du grand répertoire, il peut se passer un bouleversement symbolique en eux, peut-être pas conscient : un gamin peut se dire : non seulement je suis représenté, mais j'ai ma place au cœur de cette culture-là. C'est important que la culture ne renvoie pas systématiquement à un monde qui exclue et que quand il y a une représentation ce ne soit pas dans une assignation. À la télévision dans les fictions, il y a 14 % des rôles tenus par des non blancs et dans ces 14%, 75% dans des rôles négatifs ou perçus comme négatifs. Comment se sent-on quand on est caricaturé dans la culture de son propre pays ? La petite dame âgée qui est venue voir Peer Gynt parce qu'elle adore Ibsen va se retrouver à côté de ce gamin et ils vont applaudir et aimer le même spectacle. Ce qui se joue là c'est la culture commune. Qu'est-ce qui crée un peuple ? Ce n'est pas une question de territoire, de racines, de couleurs de peau, de sang, c'est la culture qu'il partage, dont il hérite, qu'il crée et qu'il va transmettre.

FRAGIL : Quels sont vos projets ?

DAVID BOBÉE : Je vais monter une reprise du spectacle Warm avec Béatrice Dalle, une performance de six heures, avec 60° sur le plateau. Ensuite, je fais un Stabat Mater de Pergolèse chorégraphié avec un danseur congolais, où je substitue la figure de Jésus Christ à la figure de réfugié. Je fais ensuite un opéra à l'Opéra comique, « La nonne sanglante » opéra de Gounod peu connu. Et enfin une surprise à Avignon mais je n'ai pas le droit d'en parler...

FRAGIL | 30.01.2018 | Nathalie Guillotte-Islahen



Le Peer Gynt obstinément contemporain de David Bobée



Créée à Nantes le 10 janvier, l'adaptation que fait de «Peer Gynt» David Bobée est résolument contemporaine, dans sa volonté de diversité, de transdisciplinarité. Dans sa vision aussi d'une société actuelle où l'égoïsme exprime toute sa vacuité.

Peer Gynt, c'est le grand écart de l'homme qui voue sa vie à la recherche de soi et commence son histoire sous la sentence-couperet de sa mère : « Peer, tu mens ». Tout entier tourné vers son propre moi, il affirme sans cesse, face au roi des Trolls ou à la fiancée brutalement éconduite, aux villageois qu'il déteste comme, devenu riche, à ses confrères armateurs du port de Charlestown « Que doit être l'homme ? Lui-même ». Pour être lui-même, le vœu se confond bientôt avec « Être empereur du monde entier (...) Ce projet (...) a été l'âme de toute ma vie. »

Le menteur devient fanfaron, le vaurien séduit les filles et les abandonne, l'exploiteur fera le trafic des esclaves et des pièces d'art, l'égoïste poussera à la mort le jeune marin père de nombreux enfants pour sauver sa vie, au soir de laquelle, pauvre et abandonné, il restera impuissant à prouver qu'il a bien été lui-même.

Ouvrir d'autres sens. Cette œuvre immense, longue et poétique, d'abord œuvre littéraire, le drama en vers (œuvre destinée à être lue), est d'une difficulté extrême. La multiplicité de ses formes, de ses histoires, ses références constantes à la culture norvégienne, ses trop nombreux personnages et trop nombreux décors, ses cinq thèmes, obligent le metteur en scène français à une adaptation moins riche pour la présenter sur une scène.

Dans son adaptation à partir de la traduction de François Regnault, David Bobée affronte résolument Peer Gynt en contemporain, moins soucieux de se mettre au service de l'œuvre que de la mettre au service d'une humanité, et d'une culture française, qui a aujourd'hui résolument besoin d'elle. « Cette pièce me semble un magnifique espace de recherche, de créativité des auteurs transdisciplinaires du spectacle. J'aime poursuivre ainsi ma démarche et mon engagement pour un théâtre contemporain, transdisciplinaire, interculturel et populaire avec les grands

« Seul l'impact de notre engagement dans le monde a une chance de survie », textes du répertoire : rassembler un collectif d'acteurs représentatif de la population française, dans sa diversité, dans la beauté de ses corps et de ses accents qui au service de ces textes en ouvrent d'autres sens et les font ressurgir ».

« Notre engagement dans le monde ». Pour David Bobée, cet attachement narcissique à sa propre personne est vain. Voué à l'échec, d'autant plus ressenti par Peer Gynt au soir de sa vie que, dit le metteur-en-scène, « seul l'impact de notre engagement dans le monde a une chance de survie ». Celui de David Bobée est net, en faveur d'une France qui fera place à toutes les diversités qui la composent au lieu de s'incarner encore et toujours dans le mâle blanc sûr de sa force et de son droit. Une France qui accueille les autres, tous les autres, reconnaît l'immense créativité qui en résulte et rebat les cartes d'un néo-académisme aussi triste que normatif. Le texte d'Ibsen ne parle pas d'autres choses affrontant la question de l'étranger, du fou, du harcèlement sexuel, de l'arrivisme, du nationalisme, des extrémismes, de l'intégrisme religieux et, finalement, de la vacuité du narcissisme.

Dans cette mise en scène de *Peer Gynt* créé à Nantes et présenté jusqu'au 4 février au théâtre des Gémeaux de Sceaux, à quelques stations RER de Paris, des corps acrobates, des décors de cirque, des accents de banlieue accompagnent le parcours de Peer rejeté par son village et peu désireux de se soumettre à ses contraintes, exubérant parce qu'adepte du contournement qui lui évite d'affronter de face les solidarités nécessaires, brillant par ses déclarations généreuses et ses envolées lyriques qui l'enferment finalement dans un égocentrisme forcené dont quelques-unes de nos figures médiatiques actuelles restent la triste image.

Une mise en scène bouillonnante. Un tel challenge implique une mise en scène bouillonnante, où le spectateur est emporté par l'action et les images fulgurantes d'une scénographie impliquée. Il faut souligner l'importance des décors, un des challenges de la pièce. Un décor mobile, qui va du camp des gens du voyage, de la troupe de cirque, au radeau cheminant dans la brume, en passant par les salons feutrés de la classe business. Un jeu savant de la lumière ponctue chacune des scènes. Tout cela accompagne ce personnage qui voyage non pour découvrir la richesse des autres, mais pour les soumettre et s'enrichir à leurs dépens, alors que le texte montre une richesse de situations politiques, sociales et culturelles à côté desquelles, comme *Peer Gynt*, nous passons si souvent. Emporté de la forêt norvégienne à ses fjords, par le détour de l'Égypte et de Panama, du Maroc et de la Caroline du Sud, le spectateur réserve sa réflexion aux heures qui suivent le spectacle. Et dont l'impression première, à l'image de la célèbre Berceuse de Solveig, la femme aimée, reste qu'il est illusoire de vouloir être soi-même hors de l'autre.

NAJA 21 | 27.01.2018 | Jacques Moulines



L'univers foutraque et coloré de David Bobée

INFIERNO
ART ATTITUDES
www.inferno-magazine.com

Henrik Ibsen (1828 – 1906) est décidément à la mode depuis quelques mois. Après le bel accueil d'Ibsen Huis mis en scène par Simon Stone au dernier Festival d'Avignon, voilà deux *Peer Gynt* qui tournent au même moment, celui d'Irina Brook au Théâtre des Bouffes du Nord et celui de David Bobée créé au « Grand T » de Nantes, qui se joue ce soir là dans ce très beau théâtre des Salins à Martigues.

Salle comble et plutôt jeune pour cette pièce que Patrice Chéreau monta dans les années 80 dans une fresque de 7 heures. Pour le coup, David Bobée, bien que fidèle à la traduction faite pour Patrice Chéreau par François Regnault, monte *Peer Gynt* en seulement 3 h 40. *Peer Gynt*, ce sale gosse menteur et hâbleur qui trahit tout et tout le monde pour assouvir ses fantasmes et ses rêves et qui poursuit inlassablement son désir de se voir plus grand qu'il ne l'est.

Sur scène David Bobée nous présente l'univers de Gynt dans une sorte de fête foraine déginguée où plus rien ne tourne rond. Des restes délabrés d'une attraction de montagnes russes donnent de la hauteur aux comédiens ou les écrasent sous le poids de l'acier, une tête gigantesque de clown au vernis craquelé semble faire écho à un *Peer* présenté ici comme un bouffon dont tout le monde rit. Au centre de la scène une vieille caravane rouillée, seul refuge du reste de la famille Gynt composée de *Peer* et de sa vieille mère. Le père, mort ruiné, n'est plus et la mère, interprétée par la magnifique Catherine Dewitt, bien qu'aimante comme toutes les mères, connaît bien son fils et ses perpétuels mensonges.

David Bobée scinde la pièce en deux parties distinctes, d'abord celle se passant près du village natal de *Peer*. De mensonges et pirouettes jusqu'à l'enlèvement d'une jeune mariée flanquée d'un drolatique mari niais et hésitant, *Peer Gynt* traverse sa vie sans jamais s'arrêter ni regarder les dégâts qu'il laisse derrière lui et le mal qu'il fait, rêvant de pouvoir et de possession. *Peer* va donc tenter de devenir roi des trolls, prêt pour le coup à nier le peu d'humanité qui lui reste. Tel un ersatz de héros mythique, même pas une pâle copie, il va alors parcourir le monde, connaître la puissance et l'argent mais sans jamais parvenir à faire le bien ou à trouver une place honorable. De négrier désireux de conquérir le monde en prophète vicieux, il reviendra tel un Ulysse des bas-fonds dans son village pour y mourir sans n'avoir jamais su qui il était.

Sur scène une belle troupe de comédiens, fidèles à David Bobée, virevoltant chacun dans son registre et se grimant avec peu d'effets mais toujours avec talent, tantôt en besogneux de la campagne, tantôt en trolls ou grands de ce monde. Le comédien Radouan Leflahi tient son rôle à bout de bras et sait séduire de pirouettes en sourires charmeurs. Il fait le clown et offre au public une face pleine d'humanité qui se décompose en une fraction de seconde pour mieux montrer tout le néant qu'est l'âme de *Peer*. Il est plus troll qu'un troll quand il est prêt à tout pour détrôner le roi, et plus tard, devenu prophète, il paraît encore plus avide d'immédiateté et plus bas que cette pauvre femme qui tente de lui soutirer quelques sous pour vivre. De désespoir en naufrage, *Peer*, après cinquante ans d'errance, revient chez lui pour mourir. Là encore, dans un tout autre registre, Radouan Leflahi interprète avec élégance un *Peer Gynt* se mentant à lui-même jusque dans la mort pour ne pas assumer ce qu'il est ou ce qu'il n'a jamais été.

Entouré d'une troupe de comédiens toujours à l'écoute et entraînés par la musique jouée en live de Butch McKoy déjà présent dans « *Lucrèce Borgia* », David Bobée teinte son épopée d'une note à la Jarmusch, oscillant sans arrêt entre un western cradingue dans des lumières aux couleurs des années western créées par Stéphane Babi Aubert et une aventure toute mythologique, entre onirisme et véracité. Son *Peer* pourrait être le frère de Globul du Poeb de Serge Valletti, anti-héros jusqu'au-boutiste mais sans but, errant entre son monde et la réalité, sans grandeur et sans destin si ce n'est celui de n'être rien. Les comédiens sur scène se démènent sans relâche dans cet univers foutraque et coloré et tiennent en haleine les spectateurs conquis.

INFIERNO | 13.02.2018 | Pierre Salles

« Peer Gynt »

Un Fauteuil pour L'Orchestre

C'est du théâtre comme on en rêve, épique, populaire, engagé, traversé d'une humanité qui vous bouleverse sèchement par sa vérité, sa profondeur. Nul espoir pourtant, pas de héros flamboyant mais un pauvre type qui rêve sa vie, affirme effrontément fendre les airs, attelé à un bouc, qui ne cesse de fuir, hors du monde, hors de soi, le diable aux trousses. Une nuit roi des trolls, un jour vendeur d'esclaves, un jour prophète, un jour empereur des fous, un dernier jour vieillard exsangue, usé, désabusé par l'échec d'une vie. Voilà Peer Gynt, parti de rien pour aboutir nulle part. Qui ne cesse d'inventer pour se réinventer, menteur, hâbleur, tricheur. Formidable personnage qui regarde à peine le monde comme il va, c'est à dire mal, cherche sa place avec pour tout viatique l'invention de soi, illusoire, et l'opportunisme de moins en moins candide. Peer Gynt, héros tragique malgré lui qui ne cesse de fuir pour revenir au point de départ, dans cette caravane pourrie, sur ce terrain vague d'une fête foraine déglinguée, entre carcasse de grand huit, grande roue disloquée et tête de clown effondrée. Le monde se résume sans doute à ça, un immense terrain de jeu déserté, en friche où l'enfance fracassée de Peer Gynt a le goût ferreux, déjà, de l'échec et de l'abandon. Peer Gynt, la recherche de soi et le mensonge chevillé au corps, parcourt alors le monde à son image, un parc d'attraction, un formidable théâtre où le mensonge dit la vérité, sa vérité, jusqu'à perdre de s'y croire lui tant celui qui le profère. Peer Gynt est un personnage éminemment théâtral parce qu'il n'existe pas, parce qu'il est creux, parce qu'être soi n'est pas dans le mensonge mais dans l'altérité, le regard de l'autre. Cet autre qui se révèle aussi à son approche pour le meilleur ou pour le pire. Peer Gynt refuse ce regard, fuit la vérité. Voilà le tragique de ce personnage, être aveugle. Ce qu'il perçoit du monde n'est qu'une occasion de s'en sortir, de prospérer, et tout seul. Endosser des rôles, comme autant de pelures d'oignons, et se retrouver nu au soir de sa vie, signe l'impuissance de Peer Gynt, l'échec de sa quête, être soi, pour avoir répondu, quoiqu'il s'en défende mordicus, à l'injonction Troll, « Suffis- toi toi-même ». C'est un conte noir, une épopée fantastique, une tragédie humaniste, étrangement contemporaine, c'est du théâtre comme on en rêve, oui. Et David Bobée accomplit un miracle, sa mise en scène bouillonnante, inventive, généreuse, exacerbe cette théâtralité qu'il souligne sans jamais forcer le trait. Le monde n'est qu'une toile peinte bientôt déchirée par des fous. Avec un sens de l'image qui n'appartient qu'à lui, une poésie ébréchée, douloureuse parfois, faite de bric et de broc, voire volontairement naïve. Les rencontres les plus improbables, les scènes attendues, sont des instants suspendus, miraculeux, d'une poésie sombre, entre chien et loup, où le réalisme bouscule le fantastique. Car David Bobée, fidèle à lui-même, homme engagé, fait de Peer Gynt un enfant terrible de ce siècle en souffrance. « Fait le tour » intime le Grand Courbe. La fuite en avant de Peer Gynt, son refus récurrent de s'engager, sa dérobade au monde, sa lâcheté, son opportunisme, si elle n'en fait pas un monstre, engendre le pire, ouvre la porte aux cataclysmes. Capitalisme outrancier et religion fanatique c'est du pareil au même. Les trolls ne sont que des nationalistes fascistes. David Bobée n'extrapole pas, sa lecture de la pièce, dépouillée de tout folklore, est littérale et percutante. Peer Gynt c'est Radouan Leflahi qui porte sur ces épaules ce rôle et le poids dense d'une vie de néant avec flamboyance. C'est une boule d'énergie brute, une présence fauve et magnétique. Pas même trente ans et l'étoffe d'un grand. Près de quatre heures à parcourir le plateau, jouant de sa fatigue qui le métamorphose de sale gosse immature à ce vieillard agonisant. Et puis il y a Catherine Dewitt, formidable, mater dolorosa impuissante et dont la mort, sans pathos, vous bouleverse et vous arrache une émotion brute. Mais comme toujours chez David Bobée il y a ce sens de la troupe, métissée, et tous sont formidables, d'énergie folle, de don de soi, de partage généreux, à l'unisson dans ce cauchemar éveillé, cette tragédie d'un homme qui voulut être tout et n'était rien. La fête est finie, Peer Gynt est ce clown pathétique et poignant renversé qui ne se relèvera plus.



Dans une ambiance de fête villageoise, au son de musiques folk américaines, apparaît le héros, de retour vers la caravane de sa mère. Il lui conte ses extravagants exploits dans les montagnes, sur le dos d'un grand bouc. Tout en l'accusant de menterie, elle savoure ses bobards. L'ambitieux gamin, «monteur de bouc, prince du mensonge» rêve d'aventures extraordinaires, de conquêtes et de pouvoir. Il s'enfuira dans les montagnes, quittera la ferme familiale pendant une noce, après avoir enlevé puis abandonné la jeune mariée. Il rencontre et épouse la fille du Roi des Trolls, et s'évade, refusant de s'intégrer à ce peuple de barbares et d'adopter leur devise : « Suffis-toi à toi-même ».

Après avoir accompagné sa mère jusque devant Saint-Pierre aux portes du Paradis, en la berçant d'un récit fantastique, le jeune homme quitte la Norvège. Dès lors, il n'aura de cesse de parcourir le monde. Il fait fortune entre le Maroc et l'Amérique comme trafiquant d'esclaves, errera ensuite dans le désert africain, rencontrera d'étranges créatures et survivra au naufrage du bateau qui le ramène dans son village natal. «Empereur des fous», sera le seul titre conquis en cours de route, décerné par le médecin fou d'un asile d'aliénés au Caire. Ulysse de pacotille, aussi rustre que séduisant, son ambition brisée, il mourra dans les bras de sa fidèle fiancée, la pure Solveig qui l'a attendu au pays.

«Je n'ai jamais rien écrit d'aussi fou», disait Henrik Ibsen (1826-1906). Écrit alors qu'il était en Italie -un séjour qui dura vingt ans- ce long poème dramatique de quelque six heures, s'inspire de contes populaires norvégiens. Créée à Oslo en 1876, sur la musique d'Edouard Grieg, mais sans le quatrième acte, la pièce fut montée à Paris vingt ans plus tard à Paris en 1896, mais pas dans son intégralité, par Lugné-Poe au Théâtre de l'Oeuvre. Réputée injouable, elle connut cependant un grand succès et a souvent été représentée en France comme ailleurs. Il y eut les mémorables réalisations d'André Reybaz en 1958 au T.N.P. à Paris, puis de Patrice Chéreau avec Gérard Desarthe dans le rôle-titre, au T.N.P. à Villeurbanne en 1981. En ce moment, il y a deux mises en scène (voir Le Théâtre du Blog) de cette pièce dont la richesse a de quoi stimuler femmes et hommes de théâtre.

Pour David Bobée, directeur du Centre dramatique national de Normandie-Rouen, la pièce renvoie à notre condition d'hommes modernes et il nous propose de suivre pendant trois heures trente (entracte compris), ce personnage principal ambigu et sa quête sans objet autre que «soi-même», qui vire au fiasco à chaque épisode: «Il y a quelque chose dans Peer Gynt, dit-il, de l'épopée qui entre en écho avec notre temps. Le personnage s'agite pour rien, ne sait que faire de ses victoires, n'apprend rien de ses défaites. Il en va de l'œuvre comme du protagoniste, point de noyau derrière les pelures». A l'heure de sa mort, pour répondre à la question qui décidera de son existence posthume :« Qui est Peer Gynt?», il se compare en effet à l'oignon qu'il pèle devant nous, sans consistance sous ses couches superposées.

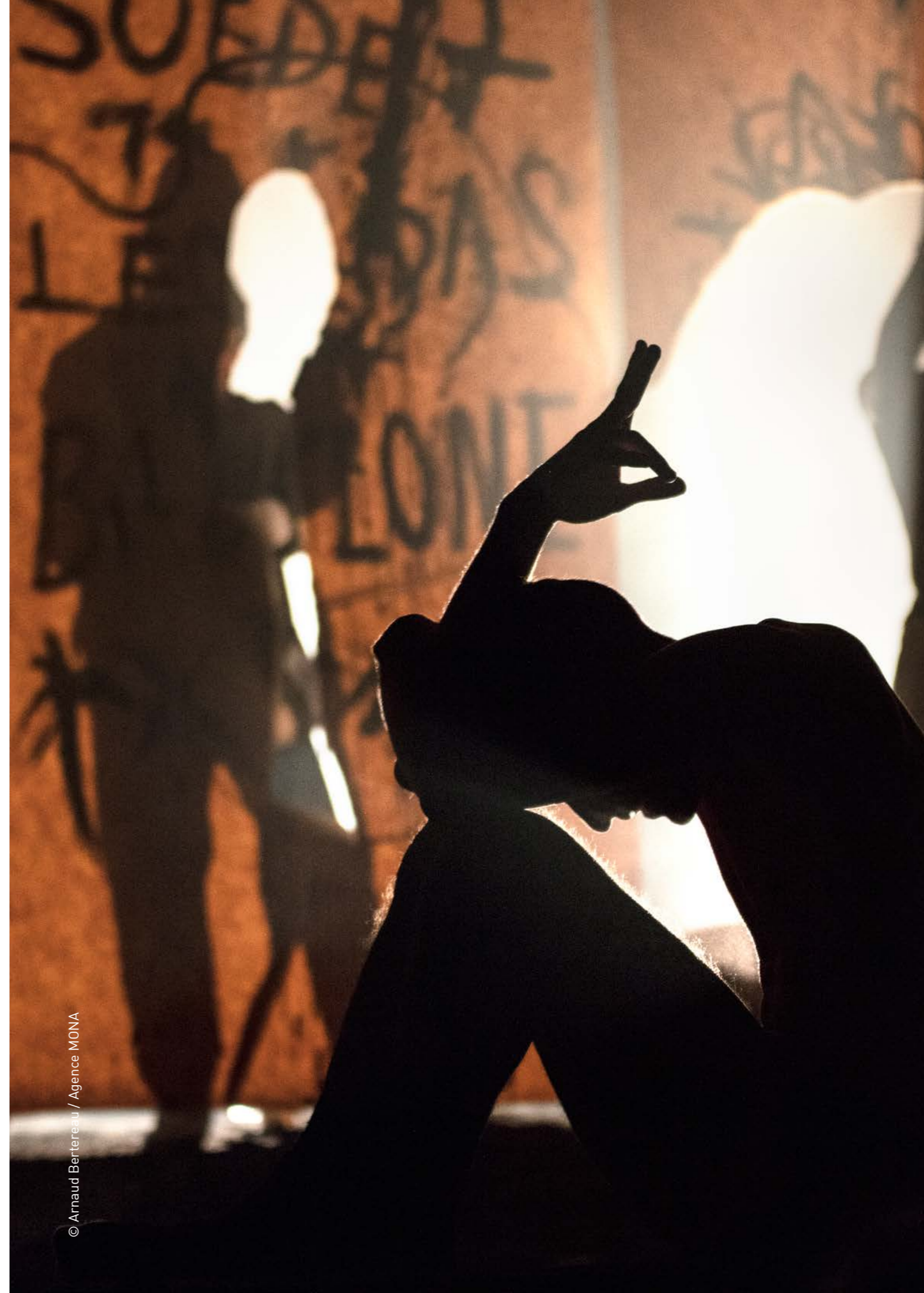
La mise en scène s'accompagne d'une riche production d'images, très travaillées. Les trois premiers actes se déroulent dans un décor unique : sur le sol terreux d'une place de village, des rails de scenic railway figurent les montagnes alentour. La musique de Butch McKoy à la guitare, évoque avec ses accents de western, un bled perdu quelque part en Amérique. En fond de scène, une gigantesque tête de clown renversée rappelle que nous sommes au théâtre, (Peer n'est-il pas qu'un bouffon?). Comme les manipulations à vue des éléments de décor par les techniciens. La vieille caravane de la mère, déplacée selon les circonstances, servira d'habitable à d'autres personnages... Un cirque ou un Luna Park, espace à tout faire, où se déroulent les noces avortées, et où surgissent les Trolls, exhibant, en guise de noble monture, une gigantesque tête de cochon argentée. Après l'entracte, on retrouvera Peer Gynt mais vingt ans plus tard, dans un salon contemporain, au milieu d'hommes d'affaires en costumes. Suivent des séquences oniriques en contre-jour : on le voit aux prises avec des singes agressifs et moqueurs, des houris du désert, sur un bateau dans les brumes d'une

tempête. Le rythme s'accélère avec des scènes plus courtes et plus enlevées. Mais celle de la mort du héros est un peu longue.

Les comédiens habitent ces images saisissantes, comme s'ils peuplaient un grand livre illustré. Radouan Leflahi, Peer Gynt gracieux et athlétique, d'une élégance féline, a une vraie présence face aux personnages qui gravitent autour de lui et qui adoptent, eux aussi, un jeu très physique. Il tient sa partition jusqu'au bout mais semble moins à l'aise avec les morceaux de bravoure plus littéraires comme la magnifique scène avec Ase, sa mère mourante : «Là-bas, au loin, qu'est-ce qui brûle et qui flambe? Quelle est cette lumière? – Ce sont lui, répond Peer Gynt, les fenêtres et les portes du château. On y danse, tu entends? Sur le seuil, se tient Saint-Pierre et il te prie d'entrer». Jérôme Bidaux compose une sorte de diabolin, figure récurrente, il incarne à la fois le Grand Courbe, magicien énigmatique prônant le contour des obstacles, et le fondeur de boutons, figure de la mort, qui menace Peer de refondre le bouton raté qu'il est, au lieu d'emporter son âme vers l'au-delà.

L'énergie des comédiens, la beauté de images, la musique folk américaine jouée sur le plateau, nous entraînent dans un voyage imaginaire ancré cependant dans une actualité contemporaine. Dans cette mise en scène, les fantasmagories les plus folles cohabitent avec des effets de réel, notamment dans la scène où Peer, devenu un homme d'affaires sans scrupules mais naïf, se fait dépouiller par des requins plus cupides que lui... Nous savourons comme une fable moderne, malgré quelques baisses de rythme, les aventures de ce héros ni bon ni mauvais, courant après lui même dans une éternelle fuite en avant ...

THÉÂTRE DU BLOG | 27.01.2018 | Mireille Davidovici



Avis du public sur les réseaux sociaux



Cheyenne Automne
Hier soir à Martigues ! Quelle prouesse ! Quelle soirée ! Larmes rires extase évasion lyrisme poésie .. tout y était . Mise en scène extraordinaire . Acteurs géniaux . Décors splendides . Jeux de lumières à couper le souffle ! Et quelle musique de butch mc joy ! Bravo à tous ! Quels moments merveilleux quels beaux souvenirs vous nous laissez... merci à vous

17 h J'aime Répondre



Valérie Le Menn magnifique soirée passée hier .Merci et Félicitations aux acteurs et à toute l'équipe artistique, et tout particulièrement à Radouan Leflahi pour son interprétation magistrale, on a hâte de le revoir sur scène. 🥰🥰

Eric Le Foll Grosse grosse claque que ce spectacle !!!! je n'étais pas allé au théâtre depuis 10 ans, j'assiste à celui-ci par hasard (sans même être au courant de la durée 😊) j'en ressors rincé, bluffé, scotché ! l'âpreté de l'histoire, la mise en scène de fou, l'odeur de la terre, le jeu des comédiens, la musique live... Whaaaaa ! Merci pour la soirée !!!

PS: les morceaux joués sont ils des créations ? ou des morceaux de Butch Mc Koy ?

Elsa Gambin @Elsa_Gambin · 13 janv.
L'adaptation de #PeerGynt, d'Ibsen, par #DavidBobée, est une pure merveille. Conte initiatique, drame philosophique, l'ampleur et la prestance de sa mise en scène sont à couper le souffle. Scénographie, musique et interprétation, magistrales. @LeGrandT, jusqu'au 18/01.



Arnaud Aisd shared your video — with Philippe Dourfer.
January 14 at 12:34am · 🌐

Une soirée magique face au Peer Gynt de David Bobee ce soir à Nantes.



théâtre coté coeur @th_cote_coeur · 28 janv.
Superbe **Peer Gynt** dans la mise en scène de David **Bobee**

Magnifique Radouan Leflahi

Onirisme et beauté de la scénographie et de l'univers musical

Un bel après-midi de théâtre @TheatreGemeaux



desavisdisa @desavisdisa · 11 h
Forain, virevoltant, malin et foisonnant #PeerGynt au @TheatreGemeaux, jusqu'au 4 février. En adaptant Ibsen, David Bobée (@CdnRouen) fait des étincelles. Mention spéciale à Radouan Leflahi (Peer Gynt). Si Peer Gynt n'est qu'un misérable oignon, il ne manque pas de panache.



Isabelle Guillou Whaou, 4h sans décrocher une seule minute ! Grandiose à tous les niveaux, bravo à tous : dramaturge, metteur en scène, comédiens et surtout, surtout Radouane, quelle prestation, 4h sur scène à tout donner ! Merci aux équipes du Grand T de nous avoir permis de voir un tel spectacle. 🙌🙌🙌
1 professeure et ses 19 élèves.



mochi
@Maelleprst

Suivre

Peer Gynt de David Bobée est une merveille

15:46 - 10 janv. 2018 depuis Nantes, France



marsupilamima @marsupilamima2 · 26 janv.
Peer Gynt David **Bobee**, formidable présence (a tout point de vue) de Radouan Leflahi et de superbes images...@TheatreGemeaux

Dln K'rine Wouahhh, bluffée, ravie, je sors du gd t. Quel spectacle envoûtant et supers performances des acteurs et surtout du 1er role de tenir 4h...bonne année 2018 à toute l'équipe.
👍 2
Like · Reply · 1w · Edited



yann
@yewan75

Suivre

En réponse à @marsupilamima2 @TheatreGemeaux

Tout à fait et arriver à composer le personnage de Peer Gynt âgé avec une telle crédibilité et en faisant si peu un simple tremblement des doigts par exemple je suis bluffé et la direction de David Bobée est impeccable



Léo Baynaud Bravo ! Succès mérité, vu au Grand T Samedi, c'est à la hauteur de Lucrece Borgia qui était extraordinaire ! David Bobée, de loin mon metteur en scène préféré du 21ème siècle 🤩 (C'est prévu que le spectacle vienne à Angers ? Ça serait l'occasion de le revoir et d'amener toute mon école de théâtre 🥰)